

L'Agora de Francine Bernier

Guylane Massoutre

Number 164 (3), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2017). L'Agora de Francine Bernier. *Jeu*, (164), 88–89.



Francine Bernier. © Dominique Malaterre

L'Agora de Francine Bernier

Guyline Massoutre

L'Agora de la danse quitte la rue Cherrier en bonne santé pour l'édifice Wilder. Depuis 25 ans, Francine Bernier y a mené une action ferme et discrète au service de l'art et du public. Rencontre avec cette femme franche au fier héritage.

Avant de prendre la direction de l'Agora, en 1992-1993, Francine Bernier a travaillé pendant une vingtaine d'années pour le théâtre. Elle a dirigé des équipes dans des institutions prestigieuses, comme le Théâtre d'Aujourd'hui, l'Espace GO et l'Espace Libre, tandis que Jean-Pierre Ronfard devenait son mentor. Entrée dans le monde du théâtre pour l'enfance et la jeunesse au Gyroscope et à la Grosse Valise, puis passée au service du public adulte, notamment au CEAD et au Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, elle évoque l'époque effervescente de l'Association québécoise du jeune théâtre et de ses parades: «On contestait tout, par exemple le TNM qui, selon nous, avait trop d'argent. Les critiques qu'on formule aujourd'hui, nous les avons toutes faites! Mais, au bout de 20 ans, je ne voyais pas ce que je pouvais apporter de plus.»

Elle découvre alors un espace culturel où tout est à bâtir. «La première direction de l'Agora de la danse n'avait pas couvert une saison, raconte-t-elle, à peine quatre mois. Il n'y avait ni public ni mise en marché, 85 000\$ de déficit et 45 000\$ de subvention. J'avais eu des conseils d'administration avec Jean-Pierre Ronfard, Gilles Maheu, Danièle de Fontenay et Jean Asselin, où Ronfard montrait la priorité: l'artiste compte en premier, le public

vient ensuite, une fois la sécurité assurée. J'ai suivi ce principe.» Elle avait trouvé l'esprit de l'Agora: «Je reste ronfardienne!» s'exclame-t-elle sans ambages.

OUVRIR LE LIEU

Créer un lieu vivant pour la danse, Bernier relève ce défi. L'été, l'Agora fermait auparavant ses portes. Dès son arrivée, elle les ouvre aux résidences d'artistes, de sorte que ceux-ci occuperont l'espace 52 semaines par année. Au début, dit-elle avec la sincérité qui la caractérise, les choix artistiques n'allaient pas de soi: «Venant du théâtre, j'essayais trop de comprendre la danse, et cela ne marchait pas. J'ai alors engagé Aline Gélinas, critique de danse à *La Presse*, et nous sommes sorties voir des spectacles. Pendant trois ans, j'ai suivi un cours fabuleux avec elle, qui assumait la direction artistique.» Bernier se retrouve les manches ensuite avec une simple équipe d'accueil du public et un directeur technique le soir. «Il faut sept ans avant de voir ce qui se passe dans un théâtre, déclare-t-elle avec le recul. Pendant deux ans, l'Agora a été louée aux compagnies, sans prendre part à la diffusion. Puis j'ai mis en place la codiffusion avec les artistes, et on a réussi à payer des cachets, à assurer la mise en marché, à diffuser complètement leurs créations. Au bout de sept ans, on a vu la différence: le public était dans la salle.»

Les débuts sont précaires. L'Agora peut compter sur un bel équipement de scène—qui est toujours en place—, mais il faut que Bernier engage le personnel à chaque pièce et à temps partiel. Esprit pragmatique et efficace, elle livre ses atouts: «L'argent a suivi. Il n'y avait pas de concurrence ailleurs au Québec en danse, on avait l'Agora au premier étage et Tangente au rez-de-chaussée. Point.» Le jeu en valait la chandelle, car le véritable essor est venu des créateurs, affirme celle qui garde sa flamme.

UNE RUCHE POUR LA CRÉATION

Pour qui a suivi les saisons de l'Agora, les chorégraphies marquantes de la danse québécoise ont pris vie et sens, de toute évidence, dans cette salle: «C'était la belle période des créations de Danièle Desnoyers, de Sylvain Énard, de Louise Bédard, de Paul-André Fortier; toute cette génération présentait des pièces de groupe à l'Agora, des œuvres majeures. On y a vu la montée de José Navas. Tous ont marqué l'espace, tandis que nous poursuivions intensément le développement de public.»

Avec Sylvain Dodier, poète et conteur engagé dans l'aventure, les initiatives inventives se multiplient. Soupers pour discuter de danse, écriture après le spectacle, rencontres avec les artistes, l'Agora croise alors les

arts et s'efforce de valoriser le caractère professionnel des spectacles, tant du côté de la création, de la production que de la réception du public. L'action culturelle de l'Agora rejoint les jeunes du milieu scolaire, et une salle d'exposition s'anime les soirs de représentation.

L'Agora invite aussi des chorégraphes canadiens, dont Crystal Pite, et crée un partenariat d'échanges canadiens. Réussite des résidences de création, les éclairages en danse participent désormais à la création au même titre que le son. Invité par Lucie Grégoire dans *Les Choses dernières* en 1986, le concepteur d'éclairage Alain Lortie confie par exemple à Bernier que, pour la première fois, il a accès à un théâtre pour faire de la recherche sur son art.

UNE VISION EFFICACE

Cherchant les voix de la chorégraphie québécoise, Francine Bernier n'a pas choisi de programmer des spectacles mais des artistes. Aussi n'ont-ils jamais déposé de dossier de sélection. Les rencontres suivies ont favorisé l'émergence d'œuvres globales. Un chorégraphe, selon la fière maîtresse de la « Maison pour la création québécoise », s'exprime par l'intention de travailler une couleur aussi bien que par des impressions projetées en désir d'œuvre: « Un festival ne programmera pas de cette façon. L'Agora a accompagné les créateurs, avec leur droit de se tromper. »

Elle s'est fait fort de ne pas intervenir dans le processus de création ni de forcer des liens que les artistes n'auraient pas souhaités. « Un jeune artiste, dit-elle à titre d'exemple, doit apprendre tous les aspects de son métier en faisant des choix multiples. Une chorégraphie est aussi une production; sans équipe, la danse ne trouverait pas sa place. »

Plus spontanés que leurs prédécesseurs, les jeunes chorégraphes sont conscients de ce qu'il faut faire pour être connus; mais, même s'ils sont proactifs dans la communication, il leur est ardu de rester visibles. Après la première création, ils essuient souvent des refus de subvention. « Pour perdurer, il faut faire de la recherche. Une pièce géniale ne suffit pas à faire une carrière », dit Bernier à l'adresse des jeunes créateurs.

L'Agora a quitté la rue Cherrier en mai 2016, après une fête multigénérationnelle d'interprètes – ouverte au public –, célébrée



Bras de plomb de Paul-André Fortier, créé à l'Agora de la danse en 1993. © Michael Slobodian

par Sophie Corriveau et Katya Montaignac¹. Au cours des ans, la salle a vibré et a semblé moins dure, moins abrupte, moins carrée, dit Bernier, « moins inconfortable sans qu'elle ait changé ». Lors de cette dernière soirée, Lucie Boissinot a déposé sur scène une sentinelle symbolique, une lumière pour rappeler que, dans la durée, les émotions ont marqué le lieu.

Dans l'édifice Wilder, au Quartier des spectacles, l'Agora peut désormais compter sur des espaces qu'elle partagera avec les Grands Ballets Canadiens de Montréal, Tangente et l'École de danse contemporaine. La nouvelle salle des représentations de l'Agora compte moins de sièges que l'ancienne, rue Cherrier, au Pavillon de

danse de l'UQAM, mais le centre de diffusion qu'est l'Agora bénéficiera d'un environnement plus complet, comprenant notamment quatre studios, un centre de thérapie, une loge et des espaces de travail et de repos où tous les artistes pourront se rencontrer. À la direction, pour Francine Bernier, demeure un enjeu de taille: faire valoir son autonomie dans l'intégration du lieu. ●

Professeure au Cégep du Vieux Montréal, critique de littérature et de danse, auteure, **Guylaine Massoutre** a étudié les littératures française et québécoise à Paris et à Montréal. Elle collabore au journal *Le Devoir* depuis une vingtaine d'années et à la revue *Spirale*.

1. Nous (ne) sommes (pas) tous des danseurs. Voir le compte rendu de Johanna Bienaise, « Un manifeste (ou non) », dans *Jeu* 163, 2017.2, p. 68-71. NDLR.